

Rejoindre une île

Hervé Dumez
CNRS / École Polytechnique

Quelle rêverie intime Freud, Lénine, et Hitler ont-ils bien pu partager?¹
Celle née d'une image. Elle était suspendue en regard de la gravure représentant « Une leçon de clinique du docteur Charcot » au mur du cabinet de la Berggasse, et visita les rêves de celui qui les interprétait. Dans la chambre dépouillée de la Spiegelgasse qu'occupait le chef des bolcheviks en exil à Zurich, avant qu'il ne retourne en Russie y faire la Révolution, elle était la seule décoration, accrochée au-dessus du lit. Et elle ornait le mur du bureau de la chancellerie, dans la Wilhelmstrasse, où le Führer recevait ses hôtes pour y préparer sa domination de l'Europe.

Une barque approche d'une île sur un flot sombre et translucide, étrangement calme. A l'avant, en travers, est posé un cercueil recouvert d'un linge blanc et de couronnes de fleurs. Juste derrière, de dos, un personnage debout face à l'île, drapé d'un vêtement blanc pareil à un linceul. A l'arrière, seul personnage actif, un homme conduit l'esquif, étonnamment placé puisqu'il est lui aussi face à l'île, se tenant à l'inverse de ce que devrait être sa position de rameur. Peut-être parce que la barque étant sur le point d'aborder, il cherche à la freiner au moment d'accoster, quoiqu'elle paraisse encore un peu loin du rivage. L'île elle-même, circulaire, se dresse verticalement et domine. Une paroi rocheuse abrupte et épaisse la ceint en arc de cercle. Au centre est un enclos, planté d'un bois d'arbres droits et hauts, d'un vert profond et sombre, peut-être des cyprès, qui dépassent les rocs élevés. Au bord de l'eau, sur la rive, un mur s'ouvre entre deux piliers, sans grille, vers où se dirige la barque. La falaise est creusée de niches aux ouvertures anguleuses. Le ciel est chargé de nuages lourds, contrastant avec le calme de l'eau. La manière dont quelques clartés, comme celle qui tombe sur l'être blanc, se mêlent aux ombres qui se font intenses sous les arbres, fait penser à un couchant.

Aucune recherche d'une nouvelle approche picturale : si le peintre est à peu près contemporain de Degas ou Manet, le dessin, la couleur, sont classiques dans leur précision, au moment même où s'épanouit l'impressionnisme. C'est la composition, une sorte de réalisme fantastique, une symbolique prenante, fascinante précisément sans doute parce que tout y paraît symbole sans qu'aucun n'y soit vraiment reconnaissable, qui retiennent le regard et l'esprit.

Plusieurs religions, comme la grecque, la romaine ou l'égyptienne, ont associé la mort à la traversée d'une étendue d'eau, d'une rive à une autre. Aucun signe religieux identifiable n'est présent dans le tableau, qui est empreint d'une religiosité sans Dieu. Les âges de la vie ont été souvent traités dans l'histoire de la peinture : sur un même tableau coexistent alors un enfant, un homme jeune atteignant la maturité, et un

1. Mais aussi Clemenceau, l'impératrice Sissi, Rachmaninov, Hermann Hesse, Strindberg, Max Ernst, Dali et quelques autres.

vieillard. Ici, le personnage le plus proche de nous, spectateurs, est le rameur, jeune et vêtu comme nous le sommes. Il agit, et son action consiste à retarder le moment de l'accostage, sans l'empêcher. On ne sait de quelle nature est le personnage au centre, jeune ou vieux, homme ou femme (quoique la taille apparaisse élevée et fasse plutôt penser à un homme) : il se tient droit, et son habit n'en est déjà plus un. Son attitude hiératique en fait presque une statue, au drapé de pierre, parent des rochers vers lesquels il regarde. Le troisième personnage est déjà absent, dans sa présence cachée, uniquement révélée par le cercueil. Les deux vivants nous tournent le dos et regardent devant eux, sans se regarder. Chacun est seul, irrémédiablement, et la mort n'est pas un face-à-face : les visages des vivants n'apparaissent pas, ils sont tournés vers quelque chose qui certes nous affronte, nous barrant l'horizon, mais n'a pas de visage. C'est un mur qui, au fur et à mesure que nous l'approchons, nous entoure de tout côté, nous masquant toute lumière et toute perspective. Notre place y est une cavité anonyme et obscure. Derrière, qu'on ne peut qu'entrevoir par les côtés, ne s'imagine que le vide infini d'une étendue d'eau plane reflétant un ciel tout aussi infini.

L'île paraît une transposition rêvée du cimetière anglais de Florence, jardin aux cyprès de forme ovale où fut enterrée la toute petite fille d'Arnold Böcklin à peine âgée de sept mois, Maria Anna. En avril 1880, l'artiste peignait une première version de l'œuvre lorsqu'une jeune veuve vint lui commander un tableau qui la ferait rêver. S'étant éprise de la toile inachevée posée sur le chevalet, c'est elle qui lui aurait demandé d'ajouter la forme blanche la représentant ainsi que le cercueil, comme un persistant souvenir d'amour adressé au disparu alors qu'elle était à la veille de se remarier. Cette nouvelle version achevée, Böcklin rajouta ces deux éléments à la première. Il les reprit dans les versions ultérieures. Au total, toujours à Florence, il peignit cinq variantes². Le marchand qui vendait ses toiles comprit rapidement le profit qu'il pouvait en tirer et multiplia les gravures, reproductions et cartes postales. Le succès fut incroyable. Nabokov explique qu'au début du vingtième siècle, on en trouvait une dans chaque appartement de Berlin.

Les émules du docteur Freud n'ont pas manqué de voir, dans le personnage de la barque un sexe masculin en érection et dans cette île jardin un sexe féminin, les deux séparés et destinés à ne s'unir vraiment que dans la mort. Freud n'a jamais dit cela. Dans la *Traumdeutung*, il note seulement brièvement un rêve personnel : « Un homme sur un rocher escarpé, au milieu de la mer, à la manière de Böcklin ». Il en donne cette interprétation condensée : « Source : Dreyfus à l'île du Diable, en même temps que des nouvelles de mes parents d'Angleterre, etc. ». Dans le rêve, tout élément renvoie toujours, selon lui, à plusieurs êtres ou événements : chaque objet symbolise, mais des choses multiples et cachées. Ici se mêlent une inquiétude liée à la situation des juifs en Europe et un souci familial, sans compter un mystérieux « etc. » (qui est peut-être le rocher escarpé sur lequel se tient le sphinx quand il pose sa question à Œdipe). Dans un essai écrit en 1912, « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse », Freud s'interroge sur l'abaissement de la valeur psychique d'une pulsion lorsqu'elle est satisfaite, et fait cette remarque :

Écoutons les propos de nos grands alcooliques, comme Böcklin, sur leur relation avec le vin : ils évoquent l'harmonie la plus pure et comme un modèle de mariage heureux. Pourquoi la relation de l'amant à son objet sexuel est-elle si différente ? Aussi étrange que cela paraisse, je crois que l'on devrait envisager la possibilité que quelque chose dans la nature même de la pulsion sexuelle ne soit pas favorable à la réalisation de la pleine satisfaction.

2. C'est la troisième, peinte en 1883, dont Hitler a fait l'acquisition. Elle a survécu au désastre de 1945 et est exposée à la Alte Nationalgalerie de Berlin. Si l'on me permet cette remarque, c'est à mon sens la plus aboutie dans ses équilibres. Les autres sont à Bâle, New York, et Leipzig. La cinquième, celle de Rotterdam, a été détruite par des bombardements lors de la Seconde Guerre Mondiale. Dans la version de Leipzig, la forme blanche est voûtée, paraissant un vieillard, et le mur est fait de moellons mycéniens. Les piliers sont surmontés de lions, ce qui affaiblit l'œuvre. Dans les versions de Bâle et New York, le mur n'existe pas. Dans certaines des versions, le flot écume au contact de brisants.

Pour faire pendant à son œuvre la plus connue, Böcklin s'essaya à peindre une « île de la vie » mais elle ne possède en rien la magie de son île des morts. Peut-être trouva-t-il finalement une satisfaction plus heureuse dans le liquide sombre³. Il demeure en tout cas celui qui peignit l'entrée dans le monde de la mort comme effrayante et douce, un glissement silencieux sur une eau immobile menant à un mur d'ombre.

Référence

Dadoun Roger (2001) *L'île des morts de Böcklin*, Paris, Ségquier ■



*L'île des morts
(troisième version)*

3. Il était pétri de mythologie grecque, qui peuple ses tableaux, et Homère parle de la mer vineuse.